

MATMAT A ⁽¹⁾

De l'orée de l'oasis de Gabès, face au Sud, on peut apercevoir dans les lointains un massif montagneux. Sur la steppe bleue il n'est autre chose qu'une tache d'un bleu un peu plus appuyé qui acquiert comme une pureté particulière dans cette immensité monotone : c'est le Massif des Matmatas, pays des hommes troglodytes, contrée qui baigne dans ce « mystère saharien » propre au Sud et au Désert; légendes, paysages inaccoutumés, aspects inattendus, climat nouveau, atmosphère différente, déclanchent chez le voyageur le désir des émerveillements et des émotions rares.

N'en croyez plus Hérodote qui raconte que ces pays sont peuplés de « vils individus issus du fond de l'Éthiopie, s'exprimant dans une langue inconnue des autres hommes et vivant de serpents, de lézards et autres reptiles ». Le Massif des Matmatas est le bastion qui commande l'isthme historique entre l'Afrique orientale et l'île du Mogreb, île en effet, isolée du reste du monde par « deux immensités, l'une d'améthyste et l'autre de topaze » comme dit un poète arabe. Aussi les berbères habitants du pays, gênés par les invasions successives préférèrent-ils abandonner la plaine fertile pour se réfugier à l'abri des incursions guerrières dans cette citadelle naturelle où, par nécessité vitale et génie industriels, ils arrivèrent à organiser un genre de vie très original.

Prenons la route, tandis que Djara et Menzel dorment encore dans la brume matinale. A droite, la palmeraie immobile mire sa colonnade dans les eaux calmes de l'Oued Gabès; à gauche, la masse des bâtiments de Sidi Boulbaba découpe son étrange silhouette. Puis c'est la steppe plate, désolante, désespérante. Une petite oasis offre sur le bord du chemin sa minuscule cuvette d'eau croupissante, ses palmiers inclinés et sa marmaille pateaugeante. Vers l'Ouest un cimetière abandonné semble être placé sous la garde des koubbas vétustes dont les coupoles piriformes se découpent curieusement sur le ciel. La lumière n'arrive pas à donner un reflet de vie au paysage et seuls accrochent l'attention de petits ponceaux tout neufs, vestiges de la ligne de chemin de fer stratégique qui desservait les défenses de Mareth. Grâce à la route excellente, on a tôt fait d'atteindre les premiers contreforts du Massif des Matmatas.

(1) Tous renseignements pour un voyage et un séjour à Matmata, peuvent être fournis sur simple demande adressée, soit à l'Office du Tourisme, 1, avenue de Carthage, à Tunis, soit à la Fédération des Syndicats d'Initiatives de Tunisie, 21, avenue Jules-Ferry, à Tunis.

Ce sont alors des montées et des descentes au fond d'une vallée dominée par des collines brûlées, pierreuses, ravinées, image parfaite de la désolation. La palette est restreinte : une gamme de terres, d'ocres et de gris; le silence est absolu, la vie absente, pas un animal, pas même le crissement d'un insecte : un aspect de planète morte.

Franchi un oued, gravi une côte assez dure, la vie végétale réapparaît : le gris des oliviers et des palmiers égaye le fond gris jaune des ravins; les cigales strident, la présence humaine se manifeste par des sortes de barrages étagés dans les vallées, barrages qu'on devine à peine et qui retiennent chacun quelques palmiers, oliviers, figuiers ou amandiers.

Une plaque indicatrice : « Hadège ». Instinctivement on cherche le village : pas un bâtiment, pas une construction, seule une misérable mosquée, dont la coupole semble tapie sur le sol, marque la présence de musulmans. A bien regarder on distingue quand même de légers panaches de fumée claire qui paraissent sortir de terre. On est en plein milieu du village, les habitants sont là, sous vos pieds, au fond de ces vastes cratères de 10 à 15 mètres de diamètre et profonds d'autant. Rien ne protège les abords de ces « puits » où l'on pourrait choir sans précautions. Au fond, apparaît la vie, vie simple du Sud, aux multiples occupations et qui semble sortie d'un roman de Rosny Aîné : deux femmes accroupies tournent un moulin primitif de pierre où se broie l'orge de la galette familiale, d'autres étendent sur des cordes d'alfa de bizarres chiffons (ce sont des lambeaux de chair salée qui sont mis à sécher), un foyer occupe un coin de la fosse près d'un four primitif.

Mais votre présence a été signalée et une invitation à pénétrer dans la « maison » vous est faite, souvent en excellent français (il y a des écoles dans les Matmatas). Après quelques détours on arrive devant l'entrée, close, d'une porte en « Sahnours » (Stipe de palmier refendu) assemblés par des clous en bois d'olivier et on pénètre dans un tunnel de vastes proportions creusé à même le sol; la galerie monte, fait un zigzag en baïonnette et débouche sur le patio central après avoir traversé une sorte de pièce formée de l'élargissement du tunnel. C'est l'écurie où blâtèrent les chameaux baraqués et luisent dans la pénombre les instruments aratoires.

Sur la cour s'ouvrent les pièces de l'habitation, simples galeries plus larges et plus hautes, aux parois blanchies à la chaux la plupart du temps. Au centre, le lit, fait d'une claie de palmes liées avec des cordelettes d'alfa, juchée sur des piquets d'oliviers et recouverte de ces curieuses foutas de coton tissées à Djerba spécialement pour cet usage; au fond de la pièce, un étalage baroque : glaces multiples pour chasser le mauvais œil, assiettes de faïences, plats en terre décorés, carreaux céramiques et toute une collection de bouteilles suspendues, contenant la pharmacopée, les produits de toilette ou de beauté des femmes matmatias; dans un angle, un renforcement: le cabinet de toilette avec son « brik » sorte de gargoulette munie d'un petit tube d'écoulement, et son trou garni de sable où se perd

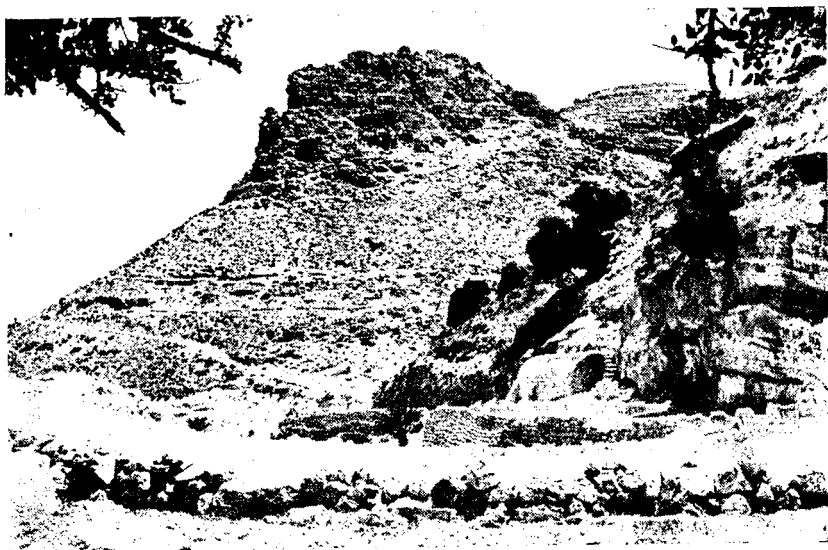


Matmata. — Vue générale

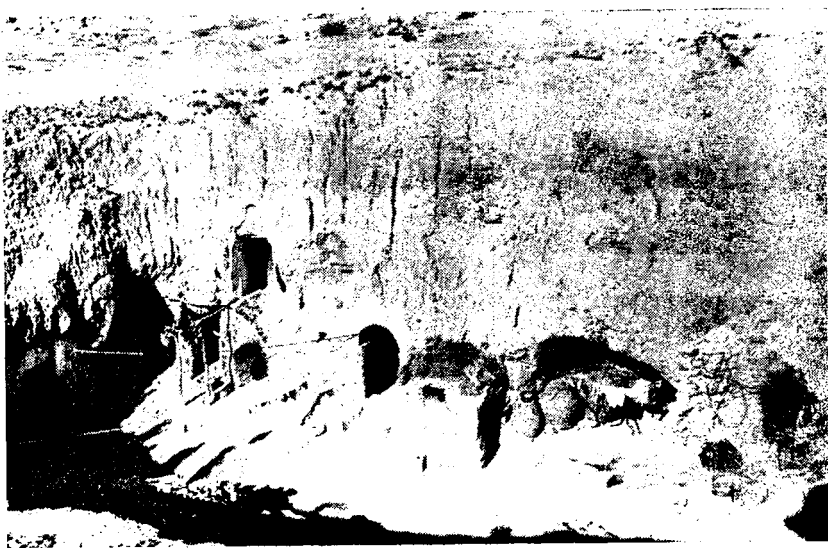


Toujane

(Photos J.-L. Combés)

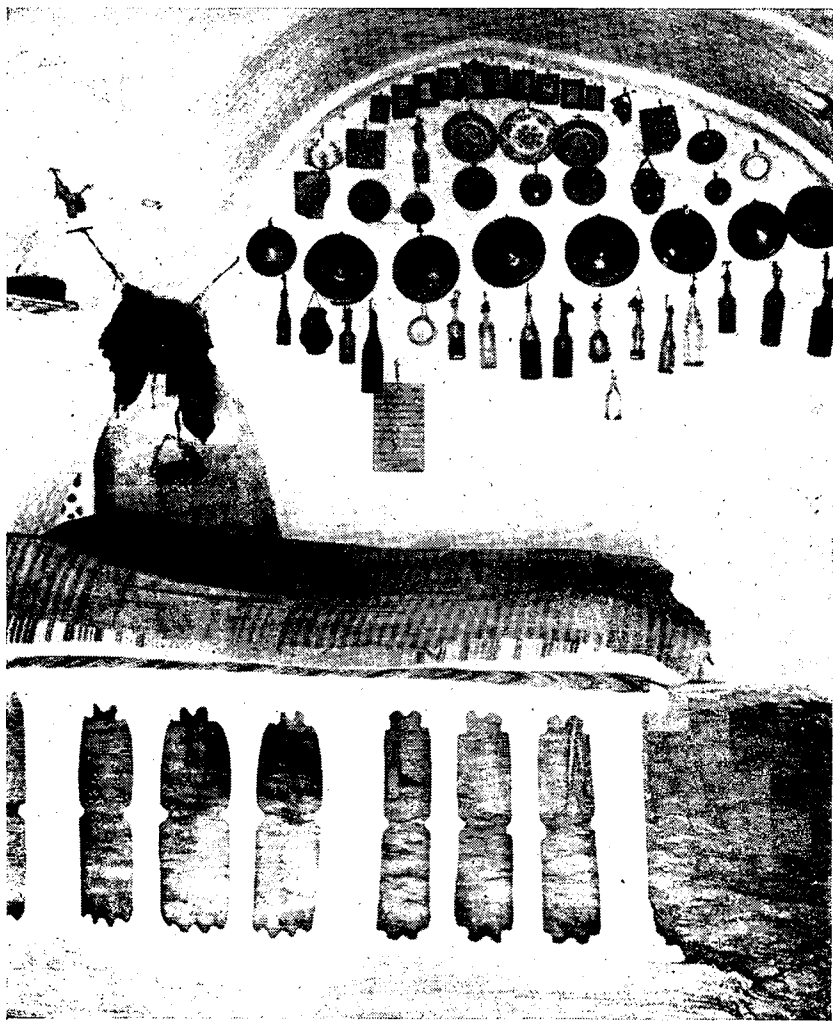


Kef Toujane. — Au premier plan : Le captage de la source



Matmata. — Intérieur d'une « Aouch », cour où donnent les chambres

(Photos J.-L. Combès)



Matmata. — Chambre souterraine

(Photos J.-L. Combès)

l'eau usée. Un souci d'art est manifeste : le « devant de lit » est en plâtre sur montant en bois et ne fait pas corps avec le lit, ne jouant ici qu'un rôle purement décoratif. Les étagères creusées dans les parois sont décorées de dessins géométriques de style spécifiquement berbère. Sous le plafond en voûte, des cordes tendues supportent la garde robe soigneusement rangée et parfois un rustique berceau fait d'une écaille de tortue de mer ou d'une vannerie primitive. Ce qui frappe le plus c'est l'étonnante propreté qui règne dans ces chambres fraîches en été et chaudes en hiver.

D'autres pièces sont aménagées autour de la cour centrale et au-dessus des chambres d'habitation, elles servent de grenier et communiquent avec la surface du sol par de petites galeries très étroites; on y emmagasine les olives à la saison, ou bien les céréales dans d'étranges jarres de plus de deux mètres de haut, faites en alfa, ou encore les dattes ou les sauterelles bouillies avec du sel et séchées au soleil. Pour grimper dans ces magasins il suffit d'une corde et de trous creusés dans les parois de la cour. Une chambre à part sert d'atelier : on y tisse ces nattes si curieuses faites de brins d'alfa libres sur une des faces et qui forment ainsi un véritable matelas mettant à l'abri non seulement de l'humidité mais encore des insectes venimeux.

Au sortir de Hadège, la route se fait plus sinueuse et les côtes plus raides. Enfin, la vallée de Matmata se révèle. Ne serait-ce la mosquée, le marché, quelques habitations et les palmiers, elle ressemblerait à un paysage lunaire avec sa multitude de cratères qui sont, chacun une habitation ou une « usine » à huile, car tout, à Matmata se fait sous terre. Ces huileries sont vraiment originales avec leur moulin à olives fait d'un fut de colonne antique que fait mouvoir un chameau, avec leur presse primitive fait d'un stipe de palmier chargé de pierres et que l'on manœuvre à l'aide d'un treuil très simple avec leurs scourtins de poils de chèvre.

La route continue à grimper et passe sous le Kalaa Matmata, point culminant de la région, en forme de trapèze allongé, au pied duquel se pressent les ruines du vieux village abandonné il y a quelques années par les habitants. On peut y voir encore d'étranges décorations murales en plâtre. Laissant à droite le Bordj, siège de l'administration des Affaires Indigènes, la route suit la ligne des crêtes découvrant un immense panorama : la plaine de Mareth avec ses villages, le quadrilatère d'Ain-Tounine, les taches sombres des palmeraies et à l'horizon la ligne indistincte de la Méditerranée. Au couchant, c'est l'amoncellement titanesque du massif du Dahar dont la couleur, rose le matin, devient fauve à midi et s'éteint le soir en un mauve passé.

Virages, rampes, descentes vertigineuses, échappées sur des gorges sauvages, champs de romarins, vallons d'alfa, olivettes minuscules en terrasses, palmiers dans les bas-fonds, une brèche, et Toujane se devine. Sous une montagne dont les rocs simulent à s'y méprendre des ruines de forteresse médiévale, le petit village est tapi. Fait des débris du pic qui le surplombe il ne se révèle que par les touffes d'épines qui ferment les cours des habitations. Le spec-

tacle le plus intéressant est à la source (qui fut captée et aménagée par les Services des Affaires Indigènes). Les femmes qui viennent y puiser portent toutes un châle de laine orné de fils de coton; ce vêtement révèle un sens très raffiné de la décoration mariant la richesse du dessin à la sobriété des tons.

Une route en lacet redescend dans une sorte de vallée intérieure cultivées où se terre encore un autre village : Beni Zelten. Et l'on reprend la route de Gabès près d'une de ces grandes bornes sahariennes où les noms et les distances qui s'y inscrivent ont quelque chose d'irréel.

J.-L. COMBES.